

VI

AU PARC DE L'ÉGALITE

Après la séance académique, Cobourg et Hanovre, fatigués de la chaleur du jour et du tumulte déplaisant des foules, s'étaient dirigés vers le parc de l'Égalité. Ses frondaisons, que la brise remuait à peine, se voyaient au loin, enveloppées par le soleil couchant d'une gaze dorée.

HANOVRE. – Je vous confesse, cousin, ma surprise. Je croyais l'Afrique tranquille et heureuse sous la houlette européenne. Je vois la domination occidentale menacée, la sorcellerie et la magie encore en faveur, les Noirs trahissant le christianisme. Qu'est-ce que tout cela ? Lorsque j'ai terminé mon travail, je me rends volontiers à la Chambre des Communes pour y entendre les plus brillants orateurs de la Grande-Bretagne. Plusieurs ministres des Colonies parlèrent de l'Afrique tandis que j'étais présent. Ils vantaient le développement du commerce et de l'industrie, ainsi que le progrès de nos idées et de nos principes. Les Africains, disaient-ils, ont un attachement particulier pour la culture anglaise. Voilà ce qu'on nous raconte. Les conditions sont-elles les mêmes dans les régions où l'Angleterre a le mandat qu'en Afrique centrale belge ? Croyez-vous que si les Anglais avaient été les maîtres dans toute l'Afrique, la tension entre Blancs et Noirs et entre Noirs eût été aussi forte ?

Ils traversaient les rues du quartier asiatique, où traînaient des relents de musc. Du haut de la tour de la mosquée, tombait le chant mélancolique et suave du Moudden.

Bientôt, ils virent les larges allées de faux cotonniers et de baobabs en fleurs projeter leurs ombres agrandies sur les pelouses d'un vert éternel. À la faveur d'une percée dans les feuillages, le fleuve apparaissait, semblable à un tapis de pourpre. Le parc était presque désert. De ci, de là, un couple d'Occidentaux enlacés gagnait les charmilles ; des groupes de policocos et d'ibis roses savouraient la solitude ; de chauves marabouts baissaient leur bec en méditant du fond de leurs âges.

– L'Europe, dit Cobourg, n'a jamais bien connu et ne connaît pas encore les rythmes de l'âme africaine. Nous avons fait peu de progrès à ce point de vue sur le XX^e siècle semi-barbare. C'est le destin de notre admirable race d'agir, d'agir énergiquement. Mais nous ne parvenons pas à résoudre l'équation de l'action et de la réaction. Il en fut ainsi dans le passé, même en Europe. Que de fautes ! Que de guerres insensées ! Que de vaines révolutions ! C'est a fortiori plus exact encore en ce qui concerne nos rapports avec les autres races naturelles. De plus, l'optimisme officiel, même si, d'aventure, il connaît la vérité, la colore et la transforme.

À leur droite, à l'ombre d'une allée de faux cotonniers, se dressait un petit temple grec. Non loin de lui, un groupe circulaire en marbre blanc représentait, d'un côté, la Civilisation avec ses usines, ses navires, ses avions, ses églises, ses laboratoires ; de l'autre, un Européen entraînait vers lui, d'un geste passionné, des indigènes armés d'arcs qui paraissaient hésiter.

Les deux hommes contemplaient l'œuvre du maître bantou.

– Il n'y a pas, dit Cobourg, de plus grande race que la nôtre. Elle a couvert la planète des témoignages de son génie. Elle prétend soumettre à ses lois la terre, la distance et le temps. Elle assure qu'un jour elle soulèvera le voile d'Isis. Mais le mécanisme des âmes échappe à son empire. C'est pourquoi ses œuvres contiennent le germe de leur propre destruction. Elle est, par rapport aux mouvements psychiques, comme un enfant qui, après avoir construit sur la plage des forteresses de sable, veut commander au flux et au reflux de la mer.

– Les Anglais, répondit Hanovre, sont, de tous les peuples, le plus habile en psychologie individuelle et en psychologie des races. Quel est ce temple, cousin ?

Une petite allée, bordée d'ifs et de pins, conduisait au temple grec dont le marbre était maintenant teinté d'or. Des flamboyants traçaient autour de lui, de leurs fleurs écarlates, un buisson de feu. Sur son fronton se lisaient les mots : « Au passé tragique » et un buste du Président Wilson commandait son péristyle.

Le temple contenait l'histoire de la race blanche depuis l'âge des cavernes. Des fresques de marbres colorés représentaient l'anthropothèque, l'habitant des cités lacustres et l'Européen nordique aux cheveux blonds. Les divinités de l'Olympe, la prédication de Jésus, des paroles de Marc Aurèle et de Pascal étaient commentées par des peintures à l'huile dues au pinceau de grands artistes belges. Des images en cire et en marbre montraient le Moyen Âge avec ses

moines et ses chevaliers, l'époque moderne, ses rois, ses seigneurs élégants, ses dames poudrées, le XX^e siècle et ses hommes vêtus de noir.

Une salle spéciale était consacrée à la guerre. On y voyait les moyens de destruction, à la fois dérisoires et monstrueux, employés jusqu'à la dernière guerre. Des savants méditatifs, qui observaient dans les cornues les combinaisons des gaz, représentaient la guerre chimique.

On ne pouvait sortir du temple du Passé Tragique qu'en passant par un atrium carré plein de lumière et une petite chambre où régnait l'obscurité.

Les deux amis entrèrent dans celle-ci et sa porte se ferma d'elle-même sur eux. Quelques veilleuses l'éclairaient d'une faible clarté et un grand crucifix pendait au mur. Deux dames européennes pleuraient devant une stèle enveloppée d'une fine spirale de fumée. La stèle portait ces mots : « Aux... millions de morts européens, noirs et asiatiques de la guerre de 19... Passant, si tu es un peu plus calme, un peu plus confiant, tu le dois à ce passé et à ces martyrs. »

Cobourg et Hanovre, assiégés par de tristes pensées, se recueillirent.

